

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Marisol Sarrazin

La mélodie du bonheur

Isabelle Crépeau

Volume 24, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (2001). Marisol Sarrazin : la mélodie du bonheur. *Lurelu*, 24(2), 73–75.

Marisol Sarrazin : La mélodie du bonheur

Isabelle Crépeau



Elle entre dans le café désert, et tout s'éclaire. Une tête-soleil, une robe fleurie, la démarche légère à grands pas de bonheur. Marisol Sarrazin apparaît comme une enfant heureuse. On l'imagine sans peine, de l'herbe emmêlée dans ses cheveux et les joues barbouillées de framboises.

Même le pot d'eau glacé, posé sur la table, n'y tient plus... et se renverse goulûment sur ses genoux. Elle rit, secoue un peu les fleurs de sa robe qui en ont bu un bon coup, s'exclame : «Ça rafraîchit!»

Ce qui rafraîchit, c'est cette charmante désinvolture, cette vitalité joyeuse qui émane d'elle. Elle ressemble à ses dessins, irrésistiblement douce et suavement colorée avec de légers mouvements d'une sensualité aérienne.

Rayon de soleil d'or

Qui donc songerait à s'étonner de savoir qu'elle séduit coup sur coup les classes qu'elle rencontre? Au fil des ans, l'illustratrice a acquis une solide expérience de l'animation, elle demeure l'une des rares à rencontrer les enfants dès l'âge de la maternelle et se rend jusque dans les classes d'arts plastiques du secondaire. Elle le fait toujours avec la même joie : «J'aime le contact avec les enfants. Les rencontrer me garde proche de ce qu'ils aiment. Je leur montre mes dessins et je les questionne pour connaître leurs réactions. C'est comme ça, par exemple, que j'ai constaté l'effet qu'un dessin de la girafe sous l'eau (*Pas de taches pour une girafe*) produisait chez les enfants, alors j'ai demandé à Lucie Papineau d'écrire une histoire sous-marine...»

Ainsi est venue l'idée de l'album *Léonardo le petit lionceau*. Effectivement, les enfants ont littéralement plongé dans les bleus surréalistes de ce bel album de la série des

«Amis de Gilda». Voilà donc pourquoi il est si important pour Marisol Sarrazin de continuer à rencontrer si souvent son public : demeurer au fait de ce qui les touche et à l'écoute de ce qui les fait vibrer. «Autrement, explique-t-elle, je resterais toute seule dans l'atelier à me demander si je l'ai vraiment, si c'est bien ça, si ça va marcher. Je suis chanceuse, dès que je commence à montrer mes dessins, les jeunes s'émerveillent. Même les grands du secondaire! Ils me regardent, au départ, avec un peu de condescendance, en se disant : "Bof! Elle fait des livres pour les petits, les bébés." Ils ont tous leur armure. Mais en voyant les dessins, leur attitude commence à changer. Bien vite, ils deviennent curieux, me demandent de raconter l'histoire, et je réussis à aller les chercher. Je montre mes dessins dès le début de l'animation parce que c'est comme ça que je parviens à amener les enfants dans mon univers. Là, c'est parti, et c'est gagné d'avance. Puis, quand je dessine, je pense tout le temps aux enfants pour qui je le fais. Et c'est pour ça que je continue à faire beaucoup de rencontres. Surtout pour ne pas perdre de vue que j'ai besoin des enfants pour travailler. Je ne souhaite pas en faire un *trip* d'illustrateur qui dessine pour d'autres illustrateurs... Ma priorité demeure de faire passer le texte aux enfants et de contribuer ainsi à leur donner le goût de lire.»

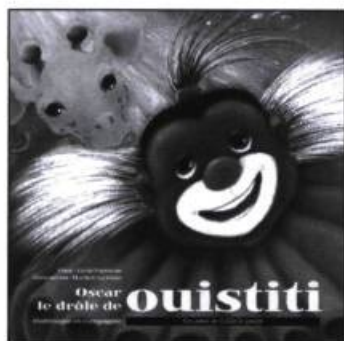
Facile à chanter

Le dessin et le livre ont toujours fait partie de la vie de cette fille d'artistes, élevée dans les Laurentides. Elle qui a servi d'inspiration pour la série d'albums «Gigi» était encore toute jeune lorsqu'elle illustra le premier roman jeunesse de sa mère, Ginette Anfosse, en 1987. «Ginette ne voulait pas dessiner elle-même *Les catastrophes de Rosalie*. Comme je lui avais laissé entendre que j'aimerais il-

lustrer un de ses textes, elle m'a demandé d'essayer... sans vraiment croire que je me rendrais au bout! Ça effectivement prit un certain temps, mais je lui ai enfin montré les dessins. Elle y a vraiment reconnu sa Rosalie. Nous avons alors décidé de présenter les illustrations avec le texte, à *La courte échelle*, sans dire que j'étais sa fille. Je crois qu'ils ont eu un peu peur quand ils ont vu à quel point j'étais jeune!»

Des études en design graphique à l'UQÀM, particulièrement les cours suivis avec Michèle Lemieux, lui ont permis de prendre confiance et d'affiner sa technique. Alors qu'elle vient d'illustrer un septième tome de la série des Rosalie, elle sourit de voir à quel point son dessin a évolué depuis le tout premier. «C'était maladroit, mais j'étais jeune! Il est normal que mon style et ma technique aient changé.»

Toujours attirée par le visuel, elle a longtemps hésité entre le cinéma et l'illustration. C'est seulement vers l'âge de vingt-six ans qu'elle a fait définitivement son choix : «Je me suis rendu compte que le cinéma reste un univers qui exige beaucoup d'argent et de temps : il faut toute une équipe pour réaliser un film. Dans un livre, on peut recréer tout cet univers-là, sans limites. Alors pourquoi ne pas faire un métier d'un passe-temps que j'adore? C'est donc devenu ma façon de gagner ma vie, maintenant. Je traverse parfois des instants de grande exaltation quand, chez moi à la campagne, en pleine forêt, je suis à ma table à dessin. Je me dis que c'est fou d'être assise là à choisir la couleur d'une fleur, à décider de la forme d'un nuage... C'est un peu absurde, et je me sens vraiment privilégiée de pouvoir gagner ma vie ainsi. En plus, j'ai le droit de garder mon côté petite fille puisque je fais du dessin pour les enfants. C'est merveilleux.»



Siffler comme un pinson

Alors qu'elle avait fait ses débuts principalement à l'aquarelle, comme sa mère, Marisol a découvert, avec la petite girafe Gilda, un nouveau support qui lui sied tout à fait : le pastel.

«Au départ, je travaillais à l'aquarelle presque comme de la gouache et je continuais à trouver que c'était un peu pâle... Mais, il y a environ cinq ans, j'ai trouvé un nouveau papier pour pastel dans un magasin : c'était très épais et rugueux. Presque comme du papier sablé... C'est vraiment en essayant le pastel sur ce papier que j'ai fait : "Oh! Là je viens de trouver mon médium." D'ailleurs, on le voit, ça modifie complètement mon style. Sur ce type de papier, les couleurs du pastel paraissent particulièrement chaudes et riches. C'est bien plus près de moi que l'aquarelle.»

Son tout premier dessin au pastel a servi d'illustration couverture à l'album *Pas de taches pour une girafe*. Aucun doute, elle y a vraiment trouvé médium à son art! Le pastel, qu'elle travaille beaucoup à la chaleur du doigt, lui permet de mieux rendre les vibrantes couleurs de la nature, les rondeurs de la vie et la richesse des effets lumineux.

L'action de la plus récente aventure des amis de Gilda, *Oscar le ouistiti*, prend d'ailleurs cadre dans le rutilant monde du cirque, ce qui a permis à l'illustratrice d'explorer avec plaisir le fascinant monde de la lumière et des éclairages. Ce genre de défi lui plaît et elle a d'ailleurs demandé à sa grande amie, Lucie Papineau, de lui concocter une prochaine aventure en pénétrant cette fois dans un paysage arctique, histoire d'user quelques craies blanches aux plaines boréales!

Marquée par le travail des peintres impressionnistes, particulièrement par la façon qu'avait Monet de jouer avec la couleur et la

lumière, elle s'aventure de plus en plus dans cette direction et projette également de faire un album aux couleurs de la nuit. «C'est difficile, c'est une autre ambiance bien spéciale que je n'ai pas encore eu l'occasion d'exploiter. C'est un projet que je prépare avec Ginette, ma mère. J'ai fait un dessin de la nuit et ça lui a donné des idées pour écrire quelque chose à partir de ça. C'est intéressant que l'image soit aussi un point de départ pour une histoire!»

Entourée de nature dans sa maison reculée des Laurentides, elle entretient une prédilection pour les sujets vivants : «Je suis moins habile pour représenter les objets, les autos, les avions ou même les maisons. Je choisis souvent de n'en faire qu'un petit coin et de laisser deviner le reste... Tout ce qui n'est pas en vie m'intéresse moins. J'aime la nature, la végétation, j'aime les animaux, les personnages, tout ce qui a des rondeurs, tout ce à quoi on peut donner une expression. J'ai demeuré un bout de temps à Montréal, mais j'ai eu besoin de me retrouver plus près de la forêt et de la nature. Maintenant, j'y suis. Il y a quelques jours, un ours s'est montré à ma fenêtre, il y a aussi des petits renards qui passent parfois... et des chevreuils. C'est un cadre très inspirant qui me rappelle mon enfance. J'étais toujours dehors, dans les bois. Et je les imaginai peuplés de petits lions et d'autres animaux merveilleux.»

La terre où nous marchons

Avec la série des «Pépé, Flox», elle a également pris la plume et écrit de savoureux textes truffés d'espièglerie. Une expérience qui lui a plu, assez pour vouloir recommencer : «C'est intéressant de pouvoir aussi écrire pour mettre en scène mon propre univers. Choisir ce dont je veux parler, ce que je veux vraiment illustrer. L'écriture de l'album est

une écriture exigeante : il faut trouver le bon ton parce que les jeunes lecteurs décrochent rapidement. C'est sans pitié! Lorsque j'ai écrit *Pépé, Flox et les chaussettes*, je n'étais pas certaine du résultat. J'étais plutôt anxieuse. Mais la réaction très positive des jeunes lecteurs m'a rassurée et encouragée. J'ai d'autres idées et même des ébauches de textes. Je voudrais trouver une manière d'aborder des thèmes qui me tiennent à cœur sans employer un ton moralisateur... Ça demande beaucoup de temps!»

Au moment de notre rencontre, elle travaillait sur quatre projets à la fois, en plus de la tournée des écrivains. C'est que depuis quelques années, Marisol Sarrazin travaille également beaucoup pour le marché américain. Une occasion, disons-le, beaucoup mieux rémunérée et qui offre des défis... différents!

«C'est une grosse machine, très bien huilée avec des exigences très précises qui me font rire un peu parfois! Si tu dessines une vache, il ne faut pas, surtout pas, montrer le pis! Parfois, la composition est déjà faite. Ça roule, il n'y a pas de taponnage : tu veux ou tu ne veux pas. Les contacts sont très bons, ce sont de grosses boîtes très professionnelles, c'en est impressionnant. Ça a quelque chose de fascinant de faire des choses comme ça chez moi dans ma forêt et que ça se rende à New York, le lendemain!»

C'est évidemment plus lucratif de travailler pour les États-Unis, ce qui lui permet de travailler ici sur des projets qui laissent plus de place à la liberté créatrice et qui lui tiennent vraiment à cœur. C'est le compromis qu'elle a choisi de faire parce que ce n'est pas évident de gagner uniquement sa vie ici, en littérature jeunesse. «Mon portfolio comporte beaucoup plus de choses faites pour le Québec, mais les contrats américains me donnent l'argent pour vivre et me permet-

tent de prendre plus de temps pour faire des albums, ici, où on me laisse beaucoup plus libre d'exprimer les choses telles que je les vois. Chez Dominique et compagnie, j'ai carte blanche, et ça c'est extraordinaire. Ça donne des choses beaucoup plus proches, plus personnelles. Je m'autocensure davantage pour le marché américain parce que je sais très bien que certaines choses ne passeront pas.»

L'endroit où nous allons

Elle parle avec une infinie tendresse des gens qu'elle aime : sa mère, son amie Lucie Papineau. Elle raconte la chance qu'elle a de pouvoir travailler avec elles, de la complicité extraordinaire qu'elle a avec chacune.

Elle se dit débordée, un peu à bout de souffle, elle avoue même ne pas avoir eu l'occasion de prendre de vacances depuis plusieurs années. Mais elle affiche, même en disant cela, un sourire désarmant d'insouciance. Peut-être est-ce dû au bonheur de faire ce qui la passionne ou à quelque chose de magique dans l'air de sa forêt... à moins que les fées n'aient usé à son endroit de quelques grâces particulières, mais rien ne semble pouvoir altérer la réjouissante sérénité qu'elle affiche.

Et elle rêve... D'avoir des enfants, de voir des dessins s'animer au cinéma, d'écrire, et surtout de continuer longtemps à dessiner un univers de tendresse pour tous ces enfants qu'elle aime et qui le lui rendent bien.

(lu)

Marisol Sarrazin a illustré :

les albums suivants :

Pépé, Flox et le bain (2000)

Pépé, Flox et le facteur (1999)

Pépé, Flox et les chaussettes (1999)

textes de Marisol Sarrazin, coll. «À pas de loup», Dominique et compagnie.

Oscar le ouistiti (à paraître, automne 2001)

Léonardo le lionceau (2000)

Papaye le panda (2000)

Pas de bananes pour une girafe (1998)

Pas de taches pour une girafe (1997)

textes de Lucie Papineau, Dominique et compagnie.

La petite fille qui détestait l'heure du dodo

texte de Marie-Francine Hébert, coll. «Il était une fois»,

La courte échelle, 1995.

...et les romans :

Le grand roman d'amour de Rosalie (à paraître, automne 2001)

Rosalie à la belle étoile (1998)

Le grand rêve de Rosalie (1992)

Les vacances de Rosalie (1989)

Rosalie s'en va-t-en guerre (1988)

Le héros de Rosalie (1987)

Les catastrophes de Rosalie (1986)

textes de Ginette Anfousse, coll. «Roman Jeunesse», La courte échelle.

Chaminet, Chaminouille

texte de Lucie Papineau, coll. «Boréal Junior», Éd. du Boréal, 1994.

Marisol Sarrazin a également illustré des manuels scolaires et plusieurs albums et romans en anglais pour les marchés canadien et américain.



DE NOUVEAUX MONDES À LIRE...

BD-ROM
(11 ans et plus)
9,95\$

roman de l'aube
(8 ans et plus)
8,95\$

Les éditions du soleil de minuit

3560, ch. du Beau-Site, St-Damien-de-Brandon, Qc, J0K 2E0, (514) 744-3164

Ça bouge chez Quintin...

Savais-tu que les dinosaures sont apparus il y a environ 250 millions d'années? Ils ont régné sur la terre pendant 160 millions d'années.

Illustrations : Samuel Parent
Textes : Alain Bergeron / Michel Quintin

C.P. 340
Waterloo (Québec)
J0E 2N0
ÉDITIONS MICHEL QUINTIN